HAL
open science

Le Pays basque décrit par Francis Jammes

Jean Jon, J. Casenave

To cite this version:

Jean Jon, J. Casenave. Le Pays basque décrit par Francis Jammes. pp.87-103. artxibo-00000060

HAL Id: artxibo-00000060

https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00000060v1

Submitted on 31 Jan 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jon CASENAVE

LE PAYS BASQUE DÉCRIT PAR FRANCIS JAMMES

La longue nouvelle intitulée *Le Mariage basque* fait partie de *Cloches pour deux mariages*, un ouvrage que Francis Jammes a publié au Mercure de France en 1923. Pour lors, il est déjà installé depuis deux ans à Hasparren avec sa famille et c'est le premier texte d'importance qu'il consacre à son pays d'adoption. Ce livre est salué comme une réussite et il bénéficie d'un excellent accueil en Pays basque. Précisément, c'est à cette échelle locale que je souhaite, pour ma part, limiter l'étude de la réception de l'ouvrage. Le second parti pris de mon travail consiste à ne pas aborder cette œuvre sous l'aspect proprement littéraire en proposant une étude en règle de l'économie du roman ou de son système de personnages c'est-à-dire à ne pas la considérer uniquement comme un roman à replacer dans l'œuvre de Jammes ou un roman de la veine régionaliste. J'ai tenté de retrouver le contexte local de sa publication afin de comprendre pourquoi et comment les observateurs basques en ont fait une lecture quasi exclusivement ethnologique. En effet, si l'on se fonde sur les articles et réactions qui ont paru localement, il apparaît que les observateurs ne sont pas intéressés par la qualité du roman. Ils cherchent avant tout à vérifier si la description du Pays basque qui y est faite correspond à l'idée qu'ils s'en font. C'est déjà ce qui s'est passé en 1897 avec le livre de Pierre Loti, *Ramuntcho*. Tout écrivain d'importance qui n'est pas d'origine basque voit son œuvre passée au crible d'une critique locale sourcilleuse.

Or, la description précise que Francis Jammes fait du pays, de ses habitants, de leurs modes de vie, l'évocation des changements en cours dans la société rurale basque, montre que l'écrivain a su recueillir nombre d'informations précieuses auprès de spécialistes ou dans les publications de l'époque. C'est à cette recherche des sources du *Mariage basque* que je vais consacrer l'essentiel de mon intervention. Celle-ci est facilitée par les précisions que Jammes lui-

même livre puisqu'il indique plusieurs noms d'auteurs dès les premières pages de son ouvrage. Signalons tout d'abord le dédicataire du livre, le Père Dibildos un éminent religieux installé à Paris mais qui a gardé des attaches à Hasparren. Il est notamment l'auteur d'un article qui a été très remarqué en 1921 et qui est intitulé : « les Basques, essai de psychologie pittoresque ». Il paraît cautionner de toute son autorité d'éminent bascologue, la qualité du travail de F. Jammes. Dans cette dédicace, Jammes mentionne aussi deux personnalités qui ont également approuvé la version que le romancier donne de la vie locale. Il s'agit de Pierre Lhande et d'Emmanuel Souberbielle. Pierre Lhande est jésuite : esprit brillant et ouvert, il mène une vie cosmopolite. Il séjourne en Angleterre, en Belgique, longuement en Espagne (à Madrid puis à Hernani non loin de San Sebastian), et enfin de longues années à Paris. Mais, il était alors surtout connu pour son œuvre d'écrivain. Auteur d'une trentaine d'ouvrages dont un en langue basque, il a vu l'un de ses ouvrages couronné par l'Académie française. Dans le domaine des Études basques, il attaché son nom à la rédaction d'un dictionnaire. Et parmi ses nombreux romans, il en a consacré trois au Pays basque. La troisième personnalité citée, Emmanuel Souberbielle figurait parmi les membres les plus actifs du milieu culturel basque de l'entre-deux-guerres. Juge de Paix au tribunal d'Ustaritz, il collabore à la revue *Gure Herria* et a même réalisé une petite œuvre personnelle autour des thèmes basques. Dans leurs travaux, ces trois personnalités développaient une vision conservatrice du Pays basque, largement marquée par l'autorité de l'Eglise catholique – vision dominante à l'époque tant dans l'opinion que dans les publications-. C'est , comme on va le voir, sur cette vision traditionnelle que F. Jammes va s'appuyer pour élaborer le cadre dans lequel il va placer son intrigue.

Peu après la parution de l'ouvrage, ce même Emmanuel Souberbielle, dans la revue culturelle bilingue *Gure Herria*, ne ménage ses éloges à l'adresse du poète :

« Remercions notre grand Francis Jammes d'avoir ajouté une perle au pur trésor de ce Pays !... Le Poète des Géorgiques a voulu

illustrer de sa gloire l'antique beauté de ce sol et l'Ame basque, au son de sa Lyre, reprend un nouvel essor ! ».

On retrouve la même appréciation flatteuse dans un long article de Laurent Apestéguy publié dans la même revue en 1925. Dans cette étude intitulée « L'âme basque et la littérature actuelle », le critique indique qu'à son goût « ... Francis Jammes a saisi d'un coup d'œil et rendu le premier, cet aspect si nuancé de l'âme basque que nous avons appelé la chasteté de la race. »

On le voit, dans les deux cas, les commentateurs décernent un certificat de conformité à l'écrivain pour la qualité de sa description du Pays basque et de la vie sociale de ses habitants. Ils indiquent que F. Jammes a su pénétrer au plus profond de l'âme basque pour la décrire. Il faut se souvenir que c'est précisément sur ce point que le *Ramuntcho* de Pierre Loti avait été contesté par les observateurs d'origine basque. C'est ainsi que, dans l'article déjà évoqué et paru en 1921 dans la revue *Gure Herria*, le Chanoine Dibildos valide l'apport de Loti en matière de description des paysages mais lui retire toute crédibilité dès lors qu'il s'agit de brosser le portrait psychologique du Basque ou d'évoquer sa vie intérieure, autant d'aspects que, selon le vocabulaire de l'époque, les commentateurs appelaient « l'âme basque » : « ...l'âme basque qu'il n'a pu voir naturellement que du dehors » indique Dibildos. Dans la conférence déjà citée, Laurent Apestéguy se montre plus sévère encore lorsqu'il indique à propos de *Ramuntcho* : « A notre modeste point de vue, qu'il nous suffise de dire que Loti n'a nullement saisi l'âme basque, et qu'il n'était nullement qualifié pour le faire ».

Lorsque l'on évoque la littérature d'expression française consacrée au domaine basque dans cette période de l'entre-deux guerres, il n'est pas possible de faire l'économie d'une référence à *Ramuntcho* qui demeure dans l'esprit des écrivains comme des critiques de l'époque, le livre fondateur de ce sous-genre romanesque que l'on appelait alors volontiers le roman basque. Et c'est donc au miroir de *Ramuntcho* que je vous propose de faire ce parcours de lecture dans le *Mariage basque* mais je souhaite éclairer cette œuvre

par l'évocation des sources du travail de Francis Jammes. Qu'il s'agisse des œuvres de Pierre Lhande, des articles du chanoine Dibildos ou des textes les plus représentatifs des travaux menés par les spécialistes des Etudes basques du début du XXe siècle, leur influence est repérable dans le livre de Francis Jammes. Ces relations intertextuelles expliquent pour beaucoup le caractère très positif de l'accueil réservé au roman comme nous le verrons plus avant. Il est certain que Jammes a bien lu les références qu'on lui a chaudement recommandées et a beaucoup écouté ses interlocuteurs basques. Toutefois, comme nous allons le voir, l'intérêt du livre n'est pas tout entier dans cette utilisation intelligente des sources locales, exploitation qui, du reste, confine parfois à un conformisme un peu trop strict.. Cependant, sur certains points, Francis Jammes va au-delà de ce que lui ont indiqué ses informateurs et les écrivains qui l'ont précédé, et, trop rarement sans doute, il ajoute des données de première main qui, manifestement, relèvent de l'observation ou de l'imagination personnelles.

Le roman et le contexte de sa publication.

Tout d'abord, il me paraît utile de replacer le roman dans son contexte de publication. De quoi s'agit-il ? Francis Jammes, un écrivain reconnu et, disons, d'envergure nationale consacre un roman à une Province, le Pays basque. Comme indiqué, en introduction il n'est pas le premier puisqu'il existe un précédent fameux, *Ramuntcho* de Pierre Loti publié en 1897. Soit dit en passant et contrairement à ce qu'ont pu dire des critiques lors de la sortie du livre de Loti, *Ramuntcho* n'est pas non plus le premier roman consacré au Pays basque et rédigé en français. Quatre auparavant par exemple, Jean-Pierre Harispe, un écrivain d'origine basque qui fera plus tard carrière dans le journalisme à Paris avait publié un livre intitulé *Aïnhoa* qu'il avait sous-titré « roman de mœurs basques ». Mais il n'en demeure pas moins vrai que *Ramuntcho* est le premier roman qui offre une audience nationale au Pays basque.

Ramuntcho, comme quelques années auparavant *Pêcheur d'Islande* du même Loti ou un peu plus tôt *Les Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet ou *Mireille* de Frédéric Mistral ont mis l'évocation des régions à la mode dans la littérature d'expression française. Anne-Marie Thiesse a longuement analysé le développement de la veine régionaliste sur la scène littéraire française dans son livre intitulé *Écrire la France* et sous-titré : « Le mouvement régionaliste de langue française entre la Belle époque et la Libération », un livre publié en 1991. Ce mouvement connaît son audience maximale à la veille de la Seconde Guerre mondiale mais verra son image associée au régime du Maréchal Pétain et, de la sorte, sera durablement discrédité dans le monde culturel et littéraire. C'est dans cet engouement pour ce grand roman des provinces propre à l'Entre-deux-guerres qu'il faut replacer la démarche de Francis Jammes. Il part du contexte qu'il a sous les yeux sans se préoccuper de la grandeur réelle ou supposée du cadre qu'il donne à son intrigue et sans préjuger, comme tant d'auteurs contemporains, de son universalité.

Revenons maintenant au contexte local. Au moment où Francis Jammes fait paraître *Cloches pour deux mariages* la connaissance du Pays basque et tout particulièrement de sa langue est voie d'amélioration très rapide. En effet, les Études basques ont connu depuis le milieu du XIXe siècle un développement considérable. Je n'entrerai pas dans les détails mais des linguistes locaux comme Inchauspé, Duvoisin ou Azkue et de nombreux autres savants parmi lesquels il faut relever le nom du Prince Bonaparte, des Hollandais Van Eys et Ulhenbeck, de l'Allemand Shuchardt, et tant d'autres, ont publié divers travaux, des grammaires et des dictionnaires qui ont contribué à fixer et à faire mieux connaître la langue basque à travers l'Europe. La culture basque a également fait l'objet de nombreuses publications et son étude sous-tend l'existence de plusieurs revues des deux côtés de la frontière : *Gure Herria* dont nous avons déjà parlé s'assigne, à l'image de plusieurs autres publications une vocation essentiellement locale. La *Revue Internationale des Études basques*,

comme son nom l'indique a quant à elle l'ambition de faire connaître l'état de la recherche au milieu savant européen. Ces publications comme les manifestations culturelles qui rythment la vie locale, les Fêtes basques et autres Jeux floraux ont beaucoup contribué à établir et diffuser des représentations identitaires dirait-on aujourd'hui ou pour reprendre le vocabulaire de l'époque, des principales caractéristiques de la race basque et des aspects essentiels de son âme.

La création littéraire du début du XXe siècle faisait également la part belle à cette imagerie propre au Pays basque et à ses habitants. On y retrouve les éléments qui, dans beaucoup d'esprits fondent encore l'identité basque contemporaine : ancienneté du peuplement, originalité de la langue, singularité de l'organisation sociale centrée autour d'une propriété familiale préservée du démantèlement par le procédé de l'héritier unique, les divertissements et les jeux, etc, d'où l'établissement d'un portrait-type du Basque et des caractères culturels correspondants rapidement figés en stéréotypes (le Basque bondissant, danseur et joueur de pelote, le Basque pudique et avare de paroles, le Basque pratiquant la contrebande comme un art de vivre, le Basque indéfectiblement attaché à sa pratique religieuse alors même qu'à d'autres époques on s'est plu à souligner sa conversion tardive, etc.), autant de stéréotypes donc que les romanciers se sont chargés de véhiculer auprès des Basques eux-mêmes mais également bien au-delà, avec plus ou moins de liberté et d'originalité selon les auteurs.

La création littéraire a connu entre le début du XXe siècle et le début de la Seconde Guerre mondiale –et singulièrement durant l'Entre-deux-guerres, une vitalité qui contraste avec l'atonie qui sera la sienne au cours des années cinquante et soixante. Dans le sillage de *Ramuntcho*, on compte près d'une trentaine de créations qui travaillent la veine du « roman basque » : sans vouloir toutes les citer et pour s'en tenir à la période de parution de *Cloches pour deux mariages*, mentionnons les trois romans de Pierre Lhande (*Mirentchu* en 1914, *Yolanda* dont il fera une version en langue basque en 1921 et *Bilbilis* en 1925), *La nuit étoilée* d'Auguste Fourcade en 1922, *Silhouettes basques* de Mayi Elissague en 1925, *Sang basque*

d'André Lichtenberger en 1926... la liste n'est pas exhaustive et pour ce qui concerne la langue basque on pourrait citer par exemple *Piarres*, le roman en deux parties de Jean Barbier dont le premier épisode paraît aussi en 1926. L'année même de la parution du *Mariage basque*, deux autres romans sont signalés et présentés de façon élogieuse dans la revue *Gure Herria* : *Berméo la sauvage* (de P.H. Capdevielle) et *Le Roman de Maddya* (de Pierre Alciette). Les trois ouvrages sont publiés dans des maisons d'édition parisiennes, respectivement au Mercure de France pour celui de Jammes, chez Plon pour *le Roman de Maddya* et chez Tallandier pour *Berméo la Sauvage*. On le voit aisément, les deux livres de Jammes directement inspirés par le Pays basque, à savoir *Le Mariage basque* dans *Cloches pour deux mariages* publié en 1923 et *Les Robinsons basques* qui paraissent l'année suivante ne sont pas des publications isolées. Elles s'intègrent donc dans un courant littéraire national et dans un paysage littéraire et culturel local au sein duquel elles contribuent de façon notable à nourrir et à fixer un imaginaire et un ensemble de représentations du Pays basque et des Basques, représentations qui ont perduré jusqu'à nos jours –souvent à l'état de clichés- et qui sont, peut-être encore valables pour beaucoup d'habitants du Pays basque ou de visiteurs de passage.

Le miroir tendu aux Basques par F. Jammes.

Passons à l'examen de ce miroir que F. Jammes tend aux Basques à travers le premier épisode de *Cloches pour deux mariages*. Rappelons qu'il faut mener cette étude en référence au *Ramuntcho* de Pierre Loti car il est évident que la mise en relation de ces deux œuvres allait de soi à l'époque de la publication du livre de F. Jammes.

Tout d'abord, il faut constater que contrairement à Loti qui masque les noms de Sare et d'Ascain par Etchezar ou celui de la Rhune par la Gizune, F. Jammes a fait le choix d'utiliser pour cadre de son récit des lieux qui portent des noms bien réels et identifiables par

tout lecteur local : le Mont Urtsuia, la rivière La Joyeuse, le bourg de Hasparren les noms des quartiers Labiri ou Hasquette ou encore celui de certains villages voisins comme Hélette par exemple. La société qui occupe ce cadre très précisément dessiné est bien en place elle aussi, il s'agit de la société rurale basque reconnaissable à ses divers points d'ancrage. Tout d'abord la ferme familiale illustrée par la maison natale de Manech le héros de l'histoire, une véritable institution garante de la stabilité du monde paysan de par le mode de transmission direct de la propriété alors même que les métairies exploitées alentour sont sujettes à un renouvellement permanent de leurs exploitants comme l'indique l'exemple de la famille de Yuana.

Dans ce décor, on trouve aussi le moulin où est née Kattalin la future épouse du héros ; non loin se trouve le bourg avec ses activités propres : marché, commerces, artisanat, divertissements (trinquet, auberges, etc). Sans oublier, la présence du postillon Arnaud qui assure la liaison avec les villages et les bourgs voisins. Cette société où règne l'ordre compte aussi ses marginaux qui à l'image des bohémiens ou des Américains, émigrants rentrés riches d'un séjour en Amérique connaissent des difficultés d'intégration pour les premiers ou des velléités d'indépendance pour les seconds. Sans oublier bien sûr la présence de la ville côtière ou les pays d'Amérique qui constituent un horizon plus ou moins désirable selon le statut social des uns et des autres. Bref, là où Loti entretient un flou propice à la rêverie poétique, Jammes propose un ancrage réaliste fort.

Le Mariage basque décrit une société rurale marquée par la stabilité et l'ordre dans la mesure où la présence du père est forte et où son autorité n'est à aucun moment mise à mal contrairement à *Ramuntcho* d'où les pères sont exclus ou absents et qui affiche une prédominance des femmes sur l'organisation sociale et où, par ailleurs de nombreux repères traditionnels paraissent brouillés ou voués à une disparition apparemment inéluctable. Les personnages chargés d'incarner le caractère basque sont chez F. Jammes à l'image de la société qu'ils constituent, taillés d'une seule pièce. Qu'il me suffise d'évoquer ici la blonde et pure Kattalin qui possède tout à la fois la

perfection physique d'une déesse sortant des eaux dans la scène du retour au pays de Manech , les qualités morales de l'épouse - mère parfaite et soumise, conformément à l'idéal féminin le plus généralisé à cette époque sans oublier la patience et sa sagesse qui font d'elle une Pénélope moderne qui attend avec sérénité pendant des années le retour de son fiancé. Il faut bien sûr lui opposer la sensuelle Yuana, belle mais vénéneuse et corruptrice. On peut penser que le caractère presque caricatural de ce personnage tient à l'organisation du roman puisqu'elle y joue le rôle d'obstacle et d'opposant dans le processus d'éducation sentimentale et morale de Manech. Cependant, le contraste est trop marqué pour ne pas être signifiant aussi en tant que stéréotype et, comme on le verra plus tard, il est sans doute révélateur d'une réalité sociale plus inégalitaire qu'il n'y paraît de prime abord. Dans le roman, les bons paraissent sans tâche et les mauvais sont totalement voués au mal à tel point que leur seule issue n'est autre qu'un effacement complet, à l'image de l'Américain, le rival de Manech adolescent, qui disparaît rapidement ou d'une Yuana repentie qui expiant ses péchés dans la prière est devenue, à la fin du récit, transparente au regard des autres personnages.

Le personnage de Manech lui-même représente dans l'esprit de F. Jammes, l'archétype du Basque. Son port de prince, ses qualités morales exceptionnelles contribuent à le mettre à l'abri des errements de ses contemporains. Ici, Jammes reprend les stéréotypes que l'on retrouve aussi dans la plupart des romans qui traitent du même sujet à l'époque : Manech est droit en actes comme en paroles ; précisément il est économe de ses paroles qu'il ne dispense qu'à bon escient, respectueux de la tradition, de ses ancêtres comme de ses ascendants directs ; discrètement mais naturellement viril il impose le respect. Il ne lui manque pas non plus le dévouement à la Grande patrie qu'il sert aussi loyalement qu'il aime sa petite patrie basque –pour reprendre les termes de l'époque-, une France pour laquelle il perd un bras à la guerre qu'il fait probablement de son plein gré, puisqu'il est déjà relativement âgé lorsqu'il revient des États-Unis. Bien entendu, ce portrait qui se précise et se complète au cours de toute une vie

contraste singulièrement avec celui de *Ramuntcho*, le héros du roman de Loti. Le premier, même adolescent possède déjà en lui ces qualités viriles qui vont s'épanouissant au fil des épisodes. Le second -que Loti nous montre dans cet âge incertain qui marque le passage de l'adolescence à la vie adulte- paraît souvent fragile, d'une fragilité ambiguë que Loti prête en général aux femmes et, surtout, soumis à des démons intérieurs et au doute existentiel qui demeurent étrangers à Manech, dont la foi est indéfectible. Ce récit de toute une vie couronnée par la réussite sociale et un brillant retour au pays, décrit un Manech serein et accompli. Par son parcours extrêmement riche, il témoigne de l'évolution de la société basque qui semble changer sans heurts, varier ses modèles sociaux et lentement diversifier sa rigide organisation traditionnelle. A la même époque de l'entre-deux-guerres, les spécialistes du Pays Basque s'affrontaient autour du thème du changement. Pour les uns, à l'image de nombreux savants étrangers et de Loti lui-même, le Pays Basque était inexorablement condamné à disparaître. Pour d'autres, il devait se replier sur ses traditions et faire de sa langue une barrière pour se préserver. Pour d'autres enfin, il devait résolument entrer dans son époque. Par sa fiction, Jammes témoigne que pendant que le débat fait rage entre les spécialistes, la société change imperceptiblement.

Pour terminer cette rapide évocation comparatif du *Mariage basque* dont les premiers commentateurs que j'ai déjà cités affirment qu'il dévoile l'âme basque, il faut souligner une opposition très significative entre le roman de Loti et celui de Jammes. Si dans le premier c'est la couleur rousse de la fougère en automne qui domine et rend si bien cette atmosphère crépusculaire de vie finissante que Loti prête à la société basque, dans le second en revanche, Jammes choisit d'emblée la couleur bleue pour installer son atmosphère et il place le récit sous le signe du printemps.

Enfin, là où Loti insiste sur les éléments les plus symboliques de l'identité basque définis à cette époque, Jammes choisit une option résolument réaliste. En effet, Loti se laisse aller à la rêverie lorsqu'il évoque l'originalité de la langue et l'aspect primitif -au sens de

participant des premiers temps de l'humanité- et inaltéré du Pays Basque et de ses habitants. Jammes, en revanche, accumule les détails les plus pratiques et les plus précis pour accentuer l'effet de vérité de son récit. En cela, il reste toujours très proche des sources qu'il a utilisées pour écrire son roman.

Les grands thèmes du Mariage basque.

Parmi les nombreux thèmes et motifs du *Mariage basque*, il en est quatre qui se dégagent nettement : l'importance de la maison et de la cellule familiale, une forme de noblesse naturelle prêtée aux Basques, l'inquiétude atavique qui pousse jeunes et moins jeunes vers la mer et les terres nouvelles, enfin la religiosité profonde des Basques. Il m'a paru intéressant d'identifier parmi les connaissances et les lectures de Francis Jammes à peine arrivé à Hasparren à l'époque, les sources d'information ou de documentation possibles sur ces quatre thèmes essentiels de l'œuvre. Dans cette dernière partie, il m'a semblé également utile afin de mesurer l'apport de Jammes à travers le *Mariage basque* de souligner les écarts les libertés qu'il prend par rapport à ses sources.

L'importance de la maison-souche et d'une cellule familiale élargie, contrairement à ce qui se passe dans *Ramuntcho*, est constamment souligné dans le *Mariage basque*. Elle apparaît même comme l'élément structurant fondamental : au début du roman, elle est le terrain de formation privilégié du jeune héros. Il y apprend le travail de la terre, la soumission à l'autorité paternelle, le partage de l 'espace privé avec ses frères et sœurs, la pratique et les fondements de la religion. Plus tard, lorsqu'il a pris la mer, c'est son oncle missionnaire, lui-même originaire de cette maison, qui lui rappelle le sens de l'attachement à cette institution. Enfin, de retour des Amériques, le riche rentier qu'il est devenu reprend l'humble position de fils aîné lorsqu'il retrouve son père dans une scène pleine de sobriété et de pudeur que Jammes a voulu représentative des rapports familiaux et du comportement des Basques.

Nombreuses sont les publications tant dans les domaines historique que juridique qui ont abordé la question de la maison souche dans la deuxième moitié du XIXe siècle. En effet, après l'abolition du droit d'aînesse en 1804 (avec l'apparition du Code civil) et l'instauration de l 'égalité des frères et sœurs dans le processus l'héritage, la ferme-souche s'est trouvée menacée au Pays basque comme dans d'autres régions rurales qui assuraient par la transmission unique et entière du bien la pérennité des propriétés. Reprenant les études précédentes dans un ouvrage intitulé *Autour d'un foyer basque* publié en 1908, Pierre Lhande a donné un caractère presque sacré à cette institution familiale. Il a largement contribué à la fixer comme un élément primordial de la culture basque. Jammes a, sans nul doute, lu attentivement cette œuvre, comme du reste tous les romanciers de l'entre-deux-guerres, car il semble bien en reprendre la conception de la maison pour décrire Garralda. Du coup, les autres formes d'exploitation, le métayage ou le fermage sont largement passées sous silence par Lhande et la population qui occupaient ces fermes en location apparaît comme déclassée ou inexistante socialement. C'est précisément l'un des points originaux du livre de Jammes de faire apparaître les non-propriétaires, même si c'est de façon négative à travers Yuana et sa famille. En effet, à travers leur existence, Jammes nous donne une idée de la hiérarchie sociale au sein de la société rurale, une hiérarchie que de nombreux auteurs se sont efforcés d'atténuer voire de gommer. Car sur ce point, Pierre Lhande se montre soit peu informé soit peu soucieux de transcrire une réalité sans doute susceptible d'écorner le mythe bien généralisé à l'époque d'une société basque égalitaire exempte de conflits de classe. Dans son ouvrage en effet, Pierre Lhande ne dit rien de l'existence d'une nombreuse population de métayers et de fermiers et se contente de décrire longuement la transmission des biens dans les familles de propriétaires. Tout comme il présente une vision idéaliste des rapports entre les maîtres de maison et leur personnel, vision nettement contredite par d'autres auteurs qui, à l'image du médecin écrivain Jean Etchepare dans un ouvrage paru en 1910 (*Buruchkak* : Glanes) s'élève

contre le peu d'humanité des maîtres à travers la description de la pitoyable agonie d'un valet de ferme relégué pour mourir dans un endroit totalement insalubre.

Caractérisé par une forte proportion de petits propriétaires terriens, le monde rural basque a souvent été analysée dans la deuxième moitié du XIXe siècle comme une société égalitaire. Certains observateurs n'ont pas hésité à qualifier la population des petits propriétaires « d'aristocratie paysanne » à l'instar de Louis Etcheverry, un auteur de la deuxième moitié du XIXe siècle, par ailleurs homme politique et disciple de Frédéric Le Play sur les plans de la doctrine économique et de l'analyse sociologique. Dans son ouvrage intitulé *Monographie de la commune de Saint-Jean-Le-Vieux,* Etcheverry glisse en effet de l'idée "d'aristocratie paysanne" à celle de démocratie parfaite lorsqu'il décrit les rapports sociaux sans nuages qui caractériseraient le monde rural basque traditionnel : « Une familiarité affectueuse préside à toutes les relations entre les diverses catégories d'habitants et supprime toutes les distinctions d'éducation et de fortune sans que personne ait à en souffrir ». Cette définition aux contours si lisses mérite bien sûr d'être mise en regard avec les propos du médecin recueillis dans *Buruchkak.*

Cependant, en vertu de ce système d'organisation de la propriété, tout membre de la lignée issue de cette maison-souche reçoit les attributs prêtés au bâtiment. Et c'est ainsi que l'on voit apparaître au cours du XIXe siècle l'idée que la société paysanne basque est selon, d'antiques traditions, constituée d'hommes libres, propriétaires de leurs biens d'où le glissement progressif vers l'idée d'une noblesse qui n'est plus l'apanage d'un petit nombre de personnes mais devient une caractéristique générale extensible à l'ensemble des propriétaires-membres de cette société. Et comme de nombreux romanciers de l'entre-deux-guerres, Francis Jammes utilise une série d'images et de métaphores qui lui permettent de parer son héros-paysan issu de la maison-souche de qualités proprement aristocratiques.

En effet, Jammes prête tout naturellement à Manech les attributs

de cette « noblesse » de la terre dont il est issu : il possède le port d'un prince et sa beauté qui suscite l'amour de Yuana provoque également l'admiration des hommes et des femmes qu'il croise tant dans ses expéditions militaires que lors de son long séjour américain. Du prince, il possède aussi le comportement détaché à l'égard des tentations de la chair et des plus bas instincts et, selon le narrateur du *Mariage basque*, tout en lui inspire le respect. Cependant, cette droiture morale ne l'empêche pas se montrer industrieux et même généreux dès lors qu'il a fait fortune. De retour au pays, il demeure accessible à tous sans se départir de cette distance qui convient aux grands seigneurs. Il ne fait pas de doute qu'il y a dans cette représentation empreinte d'une noblesse toute naturelle du paysan basque la reprise conformiste car bien peu nuancée, d'un thème développé par Lhande mais également par Edouard Dibildos, le dédicataire du *Mariage basque* dans un article intitulé «Les Basques, essai de psychologie pittoresque du Basque » et publié en 1921 dans la revue *Gure Herria*.

Jammes a également emprunté le thème de l'atavisme à son ami Pierre Lhande. Il faut tout de suite indiquer que cette notion de penchant héréditaire n'a pas chez Lhande, comme plus tard chez Jammes, les connotations négatives qu'elle a dans le *Ramuntcho* de Pierre Loti. Ce dernier indique en effet que le caractère et l'existence tourmentés de Ramuntcho sont causés par le mélange en lui des caractéristiques maternelles (Franchita, sa mère est Basque) et celle de son père (un artiste décadent dans lequel Loti se d épeint). Au-delà de l'évocation des déboires personnels de Ramuntcho, le romancier met en scène l'épuisement des caractéristiques collectives de sa population, et sous la plume de Loti trempée dans des couleurs crépusculaires, c'est la fin prochaine de la singularité du Pays basque qui s'annonce. Dans *L'Emigration basque*, un ouvrage qu'il publie en 1910, Lhande reprend à Loti la notion d'inquiétude atavique mais il en propose une interprétation beaucoup plus positive. Il en fait un facteur distinctif qui explique l'appel du large que ressentent les jeunes Basques ou cet irrépressible besoin d'aller explorer des terres

nouvelles, et notamment l'Amérique entre 1850 et 1950.

Dans le *Mariage basque*, Jammes a repris les trois formes d'exil engendrées par l'inquiétude atavique que Pierre Lhande a longuement développées dans son livre. A la suite de l'auteur de *L'Emigration basque*, F. Jammes évoque la figure du Basque missionnaire dans la personne de l'oncle que Manech retrouve lors d'une expédition en Extrême-Orient ; à travers le personnage de Manech lui-même, il dépeint longuement les deux autres figures de l'exilé, à savoir celle su soldat- conquérant et celle de l'émigrant parti au loin chercher fortune. Certes, il peut paraître paradoxal d'affirmer que l'attachement à la maison-souche et au lieu natal constitue le fondement de l'âme basque pour ensuite évoquer l'attrait irrépressible suscité par l'expatriation. Tout comme Lhande, Jammes parvient à fondre les deux exigences contradictoires dans un même mouvement qui épouse toute une vie : Manech sera successivement soldat puis entrepreneur en Amérique, tout en ayant la foi du missionnaire et en respectant le même vœu de chasteté. Toutefois, fortune faite, il revient vers le village natal pour s'y installer avec une file du pays et faire bénéficier les siens comme ses compatriotes de ses largesses et de ses conseils avisés.

C'est là aussi l'un des points vraiment intéressants du travail de Jammes en tant qu'observateur de la société de son temps. L'exil aux Amériques a été décrié tout au long de la deuxième moitié du XIXème siècle par de nombreux auteurs ; il était encore combattu au début du XXème siècle. Certes, Ramuntcho, le héros du roman de Loti évoque avec sa fiancée un départ pour l'Amérique du Sud mais l'entreprise tourne court et à la fin il part seul et rien ne semble devoir le ramener vers son village natal. Or, Jammes -puis d'autres romanciers après lui durant l'entre-deux-guerres- fait de l'Américain la figure centrale de son roman. Il en campe même deux : la premier est l'incarnation du mal. Il revient au pays pour semer le désordre, corrompre les jeunes gens et acheter les charmes des jeunes filles. Il disparaît rapidement, comme englouti par la puissance montante de Manech, son plus sérieux rival dans le cœur de Yuana. La seconde figure d'Américain n'est autre que celle de Manech. Enrichi par son séjour aux Etats-

Unis, il incarne une nouvelle catégorie de Basques, porteurs de ressources, d'expérience et d'idées nouvelles et sa réussite est donnée en exemple.

A travers l'affirmation de nouvelles formes de réussites sociales qui ne sont plus directement liées à la possession de la terre et à son exploitation, Francis Jammes témoigne d'une évolution importante de la société basque rurale et il n'est que d'observer les nombreuses et parfois bien voyantes maisons à quatre pentes du début du siècle qui figurent dans les bourgs du Pays basque pour constater que les Américains ont beaucoup modifié la vie locale, en matière d'architecture comme dans bien d'autres domaines.

Le dernier thème partagé par le romancier et ses informateurs car il n'est pas caractéristique de ce seul ouvrage mais apparaît comme un constante dans l'œuvre du Jammes de la maturité. Manech est profondément attaché à la religion ; sa famille l'est aussi et la rencontre avec son oncle missionnaire rappelle au lecteur que le Pays basque a donné naissance à de nombreux religieux. Souvenons-nous aussi, qu' il écarte les avances de Yuana en faisant référence au péché, alors qu'il n'est qu'adolescent ; cela permet de souligner la forte influence exercée par l'Eglise catholique sur la société paysanne basque comme sur bien d'autres sociétés rurales dans d'autres provinces du reste. Il faut se souvenir aussi de la définition du Basque que donnait, Jean Barbier, prêtre et écrivain du début du XXe siècle dans la préface de l'un de ses livres intitulé *Supazter chokoan* (Au coin du feu) en 1923 précisément : « Qu'est-ce qui fait du Basque un véritable Basque : L'Eglise, la maison, le cimetière, la langue. Dans ces derniers (c'est là que) siège tout l'âme basque ». Les critiques les plus sévères adressées à *Ramuntcho* avaient précisément porté sur ce point délicat. Dibildos ou Laurent Apesteguy n'avaient pas accepté que Loti brosse un portrait de Basque d'abord en proie au doute métaphysique puis tenté par l'athéisme. Comme indiqué en introduction, cela les avait conduits à dire que Loti n'avait pas su rendre compte de la véritable vie intérieure du Basque. Avec *Cloches pour deux Mariages* et notamment *Le Mariage basque* les commentateurs

locaux qui, faut-il le rappeler sont pour la plupart religieux ou catholiques convaincus ne peuvent qu'être séduits par la foi sans faille qui caractérise le héros dépeint par Francis Jammes et c'est là sans doute aussi l'une des clés de l'accueil chaleureux réservé à l'ouvrage.

Au terme de cette recherche des sources les plus accessibles de l'ouvrage de Francis Jammes, il reste encore beaucoup à dire sur leur traitement par le romancier, notamment sur les libertés qu'il prend par rapport à elles mais sans doute encore davantage sur celles qu'il ne prend pas...faute sans doute d'avoir eu suffisamment de temps pour se faire une idée du Pays basque par lui-même plutôt que de se fonder presque entièrement sur les observations d'autres auteurs. On peut aussi penser qu'il a voulu proposer un Pays Basque conforme aux attentes des uns et des autres. Le même livre écrit dix ans plus tard aurait sans doute été différent et la verve caustique de certaines de ses remarques ultérieures à l'égard des habitants de Hasparren montre bien que son regard s'est aiguisé au fil des années. Les personnages tout d'une pièce du *Mariage basque* auraient sans doute alors gagné en épaisseur humaine et en nuances.

Jon CASENAVE

Jean (Jon) Casenave : Agrégé de Lettres Modernes. Docteur en Études Basques. Maître de Conférences à l'Université Michel de Montaigne – Bordeaux III.